Patrick Maury

Les ruines du sommeil

De l'art et du bienfait de ne pas dormir
de Christian Doumet
(*Fata Morgana, 2012*)

On aura grand avantage à lire ce livre touffu, que dis-je, ce traité *De l'art et du bienfait de ne pas dormir* si l'on est soi-même touché par la grâce de l'insomnie tant est dressé ici, d'une façon très libre, l'inventaire possible et personnel de toutes sortes de réminiscences ou de préscience qui, une fois tranquillement allongés dans notre lit prêts à nous endormir, assaillent notre esprit et nous empêchent de fermer les yeux.

Que personne, toutefois, ne croie trouver dans ce précis des variations nocturnes un *vade-mecum* de l'insomniaque. Comme on peut s'en douter, l'insomnie est nôtre ; elle se constitue en reconstituant le paysage mental des heures, des jours et des années qui nous ont poussés jusqu'à ce moment précis où le jour s'efface devant la nuit, nous laissant, tel Gauvain – convoqué à l'ouverture du livre – de plus en plus affaibli à mesure que le soleil disparaît. Mais contrairement à lui, c'est une nouvelle vigueur qui nous envahit. Yeux grands ouverts dans la nuit nous cherchons la vraisemblance des choses qui nous entourent, la *vray-semblance* des mots qui se mettent en place dans notre esprit comme des comédiens occupent la scène d'un théâtre nouveau où se donne une pièce dont nous sommes à peine le coryphée.

Une nuit comme tant d'autres, je suppose, Doumet regarde par sa fenêtre la coupole de Saint-Augustin et soudain, la tâche s'impose : laisser s'écrire un livre dont *il suffit maintenant de surveiller son éclosion, d'assister à son aube.* Tout le travail de l'écrivain s'en trouve éclairé *comme si quelque interdit levé* l'autorisait soudain à gravir l'escarpement halluciné des mots de la nuit pour accéder enfin à cette « *seconde journée* » dont Valéry laissait entendre qu'elle était comme la fondation homothétique de « *la première* ».

Mais l'insomnie n'est pas le rêve ; même si parfois l'étrange climat qui pèse sur notre vision suraigüe de l'espace nocturne peut nous donner un sentiment d'irréalité. L'insomnie se lève, marche, se recouche, se relève, peut rire, pleurer aussi. Car ne pas dormir, c'est vivre deux fois. Ou plutôt, simuler de vivre tous les possibles qui se bousculent dans notre tête. Et ils sont courageux, parfois pathétiques, ceux qui marchent de long en large dans leur chambre, arpentent les rues, courent les bois. Que cherchent-t-ils donc tous ces égarés qui se promènent dans *Les ruines du sommeil* comme dans un tableau de Delvaux ?

On imagine toujours Rimbaud en professionnel de l'aube. Il donne l'impression d'avoir passé sa courte vie entre « *l'aube d'été* », saisi par « *l'heure indicible, première du matin* » qui surgit comme *une brusque giclée d'existence* nous dit Doumet, et cet autre temps où « *Les Aubes sont navrantes* ». Mais alors, à quel genre de réalité appartient

l'écrivain *qui refuse d'obtempérer à l'injonction de convertir en toute circonstance le sensible en dicible ?* Veut-il encore écrire un livre celui que le moindre bruit, la plus petite lueur, jettent dans un état de sidération ? Pas de réponse. Ou plutôt si, mais elle viendra plus tard, pour un autre temps, et de nuit bien sûr, dans une chambre aux murs recouverts de liège.

Mais j'arrête là car je ne veux pas laisser croire que ce livre serait un livre d'écrivain pour écrivains. La grande réussite de Doumet est de nous indiquer son Nord face aux situations les plus communes transmuées en autant de pactes de refus et d'acquiescement que la vie autorise ; *Les amants, Le premier merle, Les chambres, Les livres, Le téléphone, New York, Le temps qui passe, Le regard des morts...* Et pour ceux qui auraient encore un doute sur le *bienfait de ne pas dormir,* l'auteur développe dans son ultime petit fragment un éloge magnifique de l'*Insomnia magna* : non seulement l'insomnie n'est pas une pathologie, mais elle est, nous dit-il, *une manifestation de l'inquiétude humaine, de l'humanité humaine.* C'est par elle que les moines, chaque nuit, donnent un sens à leurs levers, par le mouvement de tous ces corps qui se dressent dans l'obscurité pour figurer la résurrection symbolique du corps glorieux du Christ – un homme, tous les hommes – et prophétisent ainsi l'unité d'un monde réconcilié. Quant à nous, dans un monde délesté de son hypostase, armés désormais de la seule Nature, *Nous sommes l'insomnie. La grande insomnie du monde* – pour notre plus grand bonheur. Car dans *cette veille gagnée sur la nuit : toute l'espèce s'y rassemble, s'y épaule, s'y réchauffe.*